Le 3e Zouaves au Niederwald - pages 57-64 - Extrait de Récits de guerre, combats de l'armée du Rhin (1870) – Auteur : Louis Yvert (18..-19..) publiciste militaire – Editeur : Paris – Librairie de Firmin-Didot et Cie imprimeurs de l'institut – 1893 - Sources : gallica.bnf.fr/BnF – droits : domaine public – saisie 2023

LE 3e ZOUAVES AU NIEDERWALD

REICHSHOFEN

6 août 1870

Le 6 août au matin, après une nuit pluvieuse et tandis que les zouaves faisaient sécher leurs vêtements aux feux de bivouac, en prenant le café, la compagnie de grand'garde du régiment annonce l'approche de l'ennemi et la mise en batterie de nombreuses pièces sur les hauteurs environnantes. Quelques instant après, la fusillade et la canonnade éclatent sur la gauche.
Immédiatement, le colonel **BOCHER**, qui commande le 3e zouaves, fait prendre à son régiment les dispositions de combat ; les compagnies se forment, chaque soldat visite son arme, assure la libre disposition de ses cartouches, donne un dernier tour de main à sa tenue, et tous, anxieux mais résolus, l'arme au pied et l'œil fixé vers les hauteurs boisées qui leur font face, ils attendent. Peu à peu, la fusillade se rapproche, les balles commencent à faire entendre leur brutal *zann* ! et quelques obus viennent éclater devant le front du 1er bataillon. Le colonel se retourne alors, la tête haute, vers le régiment et s'écrie fortement : « Allons, messieurs les zouaves, en avant ! »
Par son ordre, les quatre premières compagnies du 1er bataillon déposent leurs sacs et pénètrent dans le bois du Niederwald ; la 5e forme le soutien des batteries disposées sur la crête, et la 6e est placée en réserve dans une clairière. Le 2e bataillon est déployé en tirailleurs le long de la lisière sud, et le 3e occupe, dans le môme dispositif, la lisière nord ; quatre compagnies de ce bataillon sont massées dans les fourrés, pour servir de réserve.
C'est la compagnie de grand'garde du 2e bataillon qui supporte le premier choc des Prussiens. Le capitaine **REVIN**, qui la commande, laisse approcher l'ennemi et, à 200 mètres, ouvre un feu rapide, dont aucune balle ne s'égare. Devant cet ouragan de plomb, les premiers assaillants se dispersent ; mais, quelques instants après, une nouvelle et forte colonne prussienne, débouchant par la route du Moulin et s'engageant sous le couvert du bois, oblige nos zouaves à se replier.
Le colonel **BOCHER** ordonne alors au 2e bataillon tout entier de se porter au-devant de l'ennemi, et le commandant **PARISET**, se mettant à sa tête, l'enlève au pas gymnastique et prend vigoureusement l'offensive.
La lutte est acharnée, car si nos zouaves sont braves, les Allemands sont nombreux, le bois est tour à tour pris et repris, les attaques à la baïonnette se renouvellent avec fureur, mais les Prussiens, recevant de minute en minute d'importants renforts, et leur artillerie décimant cruellement nos rangs, ils forcent l'héroïque bataillon à reculer jusqu'à l'extrême limite du bois.
Dans ce combat sanglant, le brave commandant **PARISET** est tué raide d'une balle au front ; à ses côtés, tombe également le capitaine **de MASCUREAU**, que ses zouaves vont ramasser au milieu des compagnies ennemies ; le lieutenant-colonel **DESHORTIES de BEAULIEU,** accouru pour la défense de ce côté, est, à son tour, mortellement frappé d'une balle dans le bas-ventre et presque tous les officiers du bataillon sont tués ou blessés.
Le danger devient de plus en plus imminent, car, si l'on cède sur ce point, l'aile droite de l'armée est enlevée, et c'en est fait de la division **LARTIGUE**.
Le colonel **BOCHER**, intelligent et intrépide officier, s'il en fut, avec sa bravoure calme et son coup d'œil infaillible, se rend immédiatement compte de la gravité de la situation : il engage dans le bois toutes les fractions du régiment qu'il trouve à sa portée. Malgré leur courage et leur entrain, ses braves soldats sont littéralement écrasés par les masses allemandes. Tout à l'heure, on combattait un contre trois, maintenant c'est un contre dix, et pourtant c'est pied à pied, en se cramponnant en désespérés à ce bois, noir de cadavres allemands, que les zouaves du 3e régiment cèdent le terrain.

Le 1er et le 3e bataillon, qui combattent à la partie orientale du Niederwald, sont dans une situation semblable à celle du 2e ; n'ayant plus de cartouches, ils se ruent à la baïonnette sur les régiments allemands, qu'ils obligent à reculer, chaque fois qu'ils les abordent. Après huit heures de combats incessants contre des troupes sans cesse renouvelées et toujours fraîches, le bois finit par être envahi de toutes parts par les Allemands et le régiment français, par être écrasé dans cette lutte inégale.
Pour en sauver les débris, le colonel **BOCHER** fait sonner la retraite, et ordonne au capitaine **de SAINT-MARC**, aujourd'hui général de division, tous les officiers supérieurs étant tués ou blessés, de rallier le régiment au-dessus de l'Elberbach ; mais il se passe encore du temps avant que les zouaves se décident à quitter le Niederwald, qu'ils ont immortalisé par leur superbe défense.
Que de traits de courage, que d'exemples de vaillance resteront à jamais ensevelis sous l'ombre de ces futaies !

L'ardeur de la lutte, l'épaisseur du fourré, la nature accidentée du sol ont amené depuis longtemps le mélange des compagnies ; toute direction, toute action d'ensemble sont impossibles ; chaque officier encore debout, réunissant autour de lui le plus d'hommes qu'il peut, agit d'après sa propre inspiration et suivant les nécessités du moment.
Les clairons sonnent, cependant, la retraite à pleine volée. A ces appels suprêmes, désespérés, sortent enfin des taillis de nombreux groupes épars qui, successivement et non sans peine, se rallient au drapeau, que porte le capitaine **de SAINT-MARC**, entouré de quelques sapeurs, derniers gardiens de l'étendard sacré. Malheureusement, beaucoup de zouaves, acharnés à la lutte, n'ont pas entendu, dans la fournaise où ils combattent désespérément, la marche du régiment ; ils tombent aux mains de l'ennemi, épuisés, exténués, après avoir brûlé leurs dernières cartouches. C'est ainsi qu'est pris le commandant **MOURLAN**, avec les cent cinquante hommes restés debout autour de lui.
Il est alors quatre heures du soir, l'armée française est en pleine retraite. Les débris du régiment se retirent sur le village de Reichshofen, pour prendre ensuite la direction de Saverne. Bien que vaincu dans cette journée, le 3e zouaves peut la compter comme une des plus vaillantes de son passé, et mieux que tous les éloges, ses pertes prouvent en sa faveur.

Sur 57 officiers présents le matin, 42 sont restés dans le Niederwald, et sur ces 42, 21 sont tués et 21 blessés. Au nombre des tués sont : MM. **DESHORTIES de BAULIEU**, lieutenant-colonel ; **PARISET** et **CHARMES**, chefs de bataillon ; **de MASCUREAU, BRUGUEROLLE, GAILLARD de la ROCHE, FAVAL, de SAINT-SAUVEUR, SOREL, PARSON** et **HENRY**, capitaines ; **BOILEAU, TEYSSÈDRE, VERMEL, DOUSSELIN** et **GROS**, lieutenants ; **PÉROTEL**, **SALTZMANN, BERTHEMET, BUCHE** et **HILLERIN**, sous-lieutenants.
Les 21 blessés étaient : MM. **LESUEUR de GIVRY, GAILLARD, CORPS, VOISIN** et **DUCROQUET**, capitaines ; **FORCIOLI, GASE, LAFONT, PERRET**, **de MAUSSION, FRIQUET**, **BLANCQ** et **COLONNA d'ISTRIA**, lieutenants ; **BARDOL, BERTHELOT, BOUSSON, CANTON, DUFOUR, MULETIER, MARIE** (porte-drapeau) et **SCHWŒBEL**, sous-lieutenants.
Quant à la troupe, elle avait souffert dans les mêmes et sanglantes proportions, et, le soir de la bataille, sur les 2,000 hommes présents du matin, 432 seulement répondaient à l'appel de leurs noms. Dans les 1,568 manquants, 578 étaient tués, 990 blessés, et la plupart de ces derniers, trop faibles pour échapper à la poursuite des hordes allemandes, gisaient pêle-mêle dans les fermes, les granges et les maisons des villages envahis et tombaient, le soir et le lendemain, au pouvoir de l'ennemi.

****